title : Journal de l’Empire (1807-05-21), Théâtre français, Adieu de Mlle Henry dans le *Tartuffe* et *Les Folies amoureuses*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/adieumademoisellehenry\_tartuffe

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Vendredi 4 septembre 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre Français. Adieu de Mlle Henry, dans le *Tartuffe* et *Les Folies amoureuses*.

Le public n’a point abandonné Mlle Henry dans tout le cours de ses débuts ; il s’est trouvé constamment en foule à toutes les pièces où elle a joué, et particulièrement à celles de Molière. C’est dans les deux chefs-d’œuvre de notre grand comique qu’elle a obtenu le plus de succès : c’est un service que Mlle Henry a rendu à Molière, et aux gens de goût, de faire venir beaucoup de monde au *Misanthrope* et au *Tartuffe*.

Il est bien difficile de décider lequel de ces deux ouvrages mérite la préférence ; il ne faut point les comparer ensemble, le plus sûr est de les admirer tous les deux. Le *Tartuffe* est le plus protégé, le plus fêté à cause du sujet ; on y trouve plus d’intérêt : cependant un imbécile tel qu’Orgon, et ce qui est bien pis, un mauvais père, ne mérite pas qu’on le plaigne beaucoup quand il est la dupe et la victime d’un fripon auquel il a sacrifié toute sa famille. Le Misanthrope est plus intéressant, lorsque trahi par une coquette qui fait le malheur de sa vie, il est réduit à ensevelir ses chagrins dans la solitude ; mais l’intrigue du *Tartuffe* attache davantage, sinon par le danger d’Orgon, du moins par celui qui menace une famille entière d’honnêtes gens sur le point d’être ruinée par les manœuvres d’un imposteur. Le dénouement du *Misanthrope* est plus naturel, plus vrai, mieux tiré du fond du sujet ; celui du *Tartuffe* surprend et satisfait davantage : le triomphe de l’innocent et la punition du coupable produisent toujours leur effet dans toute espèce de drame.

Ce qui, dans la nouveauté, choqua le plus les hommes d’une piété sincère, tels que Bourdaloue et Lamoignon, ce fut de voir le langage de l’Évangile et la morale de la religion prostitués dans la bouche d’un scélérat, et livrés à la risée du peuple. Comment le vulgaire, qui ne juge que par les sens, et toujours si porté à calomnier tout ce qui lui impose du respect, pourrait-il distinguer l’hypocrite d’avec l’homme vraiment religieux, quand il les voit faire les mêmes actions, quand il les entend tenir les mêmes discours ? Ne peut-il pas arriver que par haine contre l’hypocrisie, il ne prenne tous les gens pieux pour des tartufes, et ne les enveloppe tous dans la même proscription ! Voilà ce que craignaient Lamoignon et Bourdaloue ; et cependant le Tartuffe ne produisit point cet effet : il ne nuisit en rien aux vrais dévots ni même aux hypocrites, qui n’en furent, dans la suite, qu’en meilleure posture pendant la vieillesse de Louis XIV.

L’hypocrisie déshonore et travestit les maximes de l’Évangile, que leur sublimité même expose au ridicule : la doctrine de l’abnégation, tant prêchée par le législateur des chrétiens ; ne paraît plus qu’un système odieux d’égoïsme et d’inhumanité, quand elle est mal interprétée par Orgon :

Qui suit bien ses leçons goûte une paix profonde,

Et comme du fumier regarde tout le monde.

Il m’enseigne à n’avoir d’affection pour rien,

De toutes amitiés il détache son âme ;

Et je verrais mourir frère, enfants, mère et femme,

Que je m’en soucierais autant que de cela.

Cléante.

Les sentiments humains, mon frère, que voilà !

La loi des chrétiens ne détruit pas les affections naturelles, elle ne rompt pas les liens du sang ; au contraire, elle les consacre, et semble même donner à toutes les amitiés humaines un caractère plus doux et plus tendre, par l’espoir consolant qu’elle offre aux amis d’être réunis et jamais dans un séjour plus heureux. La charité est le fondement du christianisme : aucun philosophe n’a porté le zèle de l’humanité aussi loin que les héros de la religion : mais l’Évangile ne veut pas que les sentiments de la nature dégénèrent en faiblesse, et nous écartent de la vertu. Il les dirige et les apure, et nous apprend surtout à les subordonner à nos devoirs. Chez les païens même, la patrie était au premier rang des attachements humains ; on préférait la patrie à tout et à soi-même ; la patrie était une espèce de religion qui prescrivait une abnégation civique. Voyez le vieil Horace : il aime ses enfants, et il les immole à l’ambition de Rome.

Le *Tartufe* était joué comme il devrait toujours l’être. Mlle Contat jouait Elmire ; Fleury, le Tartufe ; Grandmesnil, Orgon, etc. Quand ce ne serait pas là le mieux possible, la Comédie n’a du moins rien de mieux ; et tout ce qu’on lui demande, c’est de ne jamais nous donner rien de pis.

Le petit Michelot a attrapé un coup de sifflet dans la mêlée : il ne le méritait pas, et débitait couramment son petit couplet ; ce qui est assez rare, car il est sujet à des distractions ou défauts de mémoire. Il n’ay a donc qu’un ami qui ait pu imaginer de le siffler mal à propos pour le rendre intéressant : il y a tant d’occasions où cette sévérité à son égard paraîtrait un acte de justice ! N’est-ce pas là un coup de politique des plus ingénieux ? Il lui arrive une fois par hasard de savoir son rôle et de s’en tirer passablement, et c’est ce moment qu’on choisit toujours pour le maltraiter. Ne voilà-t-il pas tout-à-coup une victime de l’envie et de la cabale, un opprimé que le public doit rendre sous sa protection ? Encore un coup de sifflet aussi adroitement placé, et la réputation de Michelot est faite.

La débutante s’est surpassée dans le rôle de Dorine ; elle y a amis un nerf, une verve, une vigueur de comique ! Si elle a voulu exciter des regrets, elle a parfaitement réussi. Son succès n’a pas été moins brillant dans *Les Folies Amoureuses*: malgré l’énorme différence du rôle et de la pièce, *Les Folies Amoureuses* sont assurément une des plus grandes folies de l’auteur ; mais il n’y a point d’extravagance qui ne passe à la faveur de la gaieté.

Y-a-t-il eu réellement de ces vieux tuteurs farouches et rébarbatifs qui enfermaient leurs pupilles, et qui voulaient à force de tyrannie se faire épouser ? Cela ressemble au conte de l’Ogre ou de la Barbe-Bleue : on rit de ces farces là comme on rit d’une féerie ou d’une arlequinade. Il règne une si grande liberté dans les familles, les mœurs sont si douces, l’esprit public si ennemi de l’oppression et de la violence, qu’on peut douter qu’il y ait jamais eu de ces victimes de la jalousie, armée de l’autorité et des droits d’oncle ou de tuteur. Je crois cependant que dans tous les temps il y a eu des mariages disproportionnés, et de jeunes filles dont le cœur a cédé à des convenances domestiques : dans tous les temps, le fort a tenté d’opprimer le faible. Il ne faut pas juger de la France d’après Paris ; et je ne serais pas étonné que malgré l’extrême bénignité de notre philosophie, il n’y eût encore actuellement dans quelque province éloignée, au fond de quelque château, quelque jeune beauté condamnée à gémir sous la loi d’un vieillard amoureux, et prête à l’épouser pour faire cesser la persécution et obtenir un peu plus de liberté : mais je ne crois pas qu’il y ait encore des chevaliers assez généreux pour briser les fers de ces belles captives. Nos amants préfèrent les conquêtes faciles ; et trouvant sur leur chemin tant de jeunes personnes fort libres, ils ne songent point du tout à délivrer celles qui sont enfermées.

Les adieux de la débutante ont été fort gais ; on a beaucoup ri, et peut-être pleurera-t-on bientôt de n’avoir plus la même occasion de rire. Mlle Henry, vivement demandée par le public, est venue sous la conduite de Crispin ; et les applaudissements universels ont fait la clôture des débuts.